

Vendredi
3 septembre 2021
15h (CET)
10h (São Paulo)
13h (Sénégal)

His- toires en rup- ture

Échanges critiques sur les
questions de décolonisation

1^{re} partie

La décolonisation au musée —
Interroger l'histoire de l'esclavage

Webinaire de l'AICA en ligne ouvert aux membres et non-membres

HISTOIRES EN RUPTURE : ÉCHANGES CRITIQUES SUR LES QUESTIONS DE DÉCOLONISATION

Série de colloques en ligne, présentés par l'Association Internationale des Critiques d'Art (AICA) à l'instigation du Fellowship Fund Committee (FFC)

Le projet *Histoires en rupture* entend recueillir de multiples points de vue relevant du débat mondial sur la décolonisation, afin de sonder ce sujet sous des angles géographiques et culturels différents.

1^{RE} PARTIE : LA DÉCOLONISATION AU MUSÉE – INTERROGER L'HISTOIRE DE L'ESCLAVAGE

aica

| Association Internationale |
| des Critiques d'Art |

| International Association |
| of Art Critics |

| Asociación Internacional |
| de Críticos de Arte |

FELLOWSHIP
FUND
COMMITTEE

Vendredi 3 septembre 2021

15h (CET)

10h (São Paulo)

13h (Sénégal)

Webinaire de l'AICA en ligne ouvert
aux membres et non-membres

LA DÉCOLONISATION AU MUSÉE – INTERROGER L'HISTOIRE DE L'ESCLAVAGE

Le Comité du Fellowship Fund de l'AICA Internationale lance le premier d'une série de webinaires sur l'histoire complexe et l'héritage de la colonisation ainsi que sur les politiques actuelles de décolonisation dans la critique d'art, les expositions et les collections.

La décolonisation au musée – Interroger l'histoire de l'esclavage s'articule autour de deux expositions sur ce thème : l'exposition *Histoires afro-atlantiques* qui s'est tenue en 2018 au Museu de Arte de São Paulo/MASP et *Esclavage*, au Rijksmuseum d'Amsterdam en 2021.

Les commissaires de ces deux expositions, **Adriano Pedrosa** (MASP) et **Valika Smeulders** (Rijksmuseum), développeront les choix effectués. À quel public s'adresse-t-on ? Comment raconter les histoires de personnes qui ont été privées de tout, y compris du droit à leur propre nom ? Quel est le rôle de l'art contemporain dans l'exposition ? Et quel a été l'impact sur le public, quelle a été la réaction de la critique ?

Deux experts dans ce domaine, **Anthony Bogues** (Centre d'études sur l'esclavage et la justice à l'Université de Brown) et **Babacar Mbaye Diop** (président de l'AICA Sénégal, directeur de la 11^e Biennale de Dakar), présenteront leur point de vue sur le sujet. La parole sera donnée à l'auditoire international pour poser des questions et y répondre.

La modération sera confiée à **Karen von Veh** (Université de Johannesburg), conjointement avec d'autres membres internationaux du FFC de l'AICA Internationale.

Concept Joke de Wolf et Robert-Jan Muller

[LIRE PLUS →](#)

HISTOIRES EN RUPTURE : ÉCHANGES CRITIQUES SUR LES QUESTIONS DE DÉCOLONISATION

Série de colloques en ligne, présentés par l'Association Internationale des Critiques d'Art (AICA) à l'instigation du Fellowship Fund Committee (FFC)

Le projet *Histoires en rupture* entend recueillir de multiples points de vue relevant du débat mondial sur la décolonisation, afin de sonder ce sujet sous des angles géographiques et culturels différents.

La décolonisation est définie comme le processus de déconstruction d'idéologies coloniales, d'attitudes, de mécanismes de pouvoir, de la supériorité, du privilège de la pensée et de l'approche occidentale. La prise de conscience née de la critique et de l'activisme autour des débats postcoloniaux et des « études subalternes » évolue aujourd'hui vers une décolonisation proactive permettant de soulever toute une série de questions. Dans ce contexte, il importe de comprendre que la décolonisation a une histoire qui dépasse la pratique critique et le discours académique du XXI^e siècle, car elle s'inscrit depuis longtemps dans la résistance anticoloniale et constitue un élément crucial de la conscience nationale des nations postcoloniales.

Concept Nilofur Farrukh et Anselmo Villata

RÉSUMÉS ET CONTEXTES : CONTRIBUTIONS DES INTERVENANT.E.S

VALIKA SMEULDERS À PROPOS D'« ESCLAVAGE » AU RIJKSMUSEUM D'AMSTERDAM

Entre le XVII^e et le XIX^e siècle, dans les régions de l'Atlantique et de l'océan Indien sous domination néerlandaise, des personnes ont été contraintes à l'esclavage. Ce passé est considéré de différents points de vue. Dans les médias, nous pouvons constater qu'une partie des Pays-Bas voit là un passé étranger et lointain. Pour d'autres, il s'agit d'un passé bien vivant, qu'ils estiment nécessaire et urgent de mieux connaître. Le Rijksmuseum était tout à fait conscient de ce décalage lorsque le directeur Taco Dibbits a annoncé en 2017 que le musée présenterait une exposition sur l'esclavage. C'est une histoire qui peut diviser, mais qui peut servir aussi à réunir, à forger une cohésion sociale.

Le Rijksmuseum savait que, pour organiser cette exposition, il était impératif de faire entendre des voix multiples. Pour commencer, le musée a veillé à diversifier, sur le plan tant professionnel que personnel, l'ensemble des commissaires chargés de réaliser l'exposition. De cette façon, nous avons pu compléter nos savoirs respectifs, mais aussi nous interroger les uns les autres. Ce faisant, nous avons organisé un groupe de réflexion, là encore avec tout un éventail de spécialités. En outre, nous avons mené des entretiens avec de nombreux contacts individuels, et des personnes ont contribué à notre travail par leurs recherches universitaires, que ce soit en histoire, en anthropologie et même en biologie. Nous avons ainsi bénéficié de leur expertise en matière de recherche généalogique, d'histoire orale ou de religion.

[LIRE PLUS →](#)

HISTOIRES AFRO-ATLANTIQUES, PAR ADRIANO PEDROSA, COMMISSAIRE,

en collaboration avec Ayrson Heráclito, conservateur ;
Hélio Menezes, conservateur ; Lilia Moritz Schwarcz,
conservatrice adjointe de « Histories », MASP ;
Tomás Toledo, conservateur, MASP.

L'exposition *Histoires Afro-Atlantiques*, qui s'est tenue du 29 juin au 31 octobre 2018 au Museu de Arte de São Paulo (MASP) et à l'Instituto Tomie Ohtake, présentait une sélection de 450 œuvres de 214 artistes du XVI^e au XXI^e siècle. Elle était centrée sur les « flux et reflux » entre l'Afrique, les Amériques, les Caraïbes et l'Europe, empruntant à la célèbre formule de Pierre Verger, ethnologue français, photographe et prêtre *babalaô* établi à Bahia.

Le Brésil constitue un territoire central dans l'histoire afro-atlantique : il a accueilli environ 46 % des quelque 11 millions d'Africains amenés de force de ce côté de l'océan pendant plus de 300 ans. Le pays a également été le dernier à mettre fin à la traite des esclaves avec la fameuse « Loi d'or » de 1888, qui, étrangement, ne prévoyait aucun plan d'intégration sociale, ce qui a ouvert la voie à des inégalités économiques, politiques et raciales persistantes. D'un autre côté, le rôle de premier plan joué par le Brésil dans cette histoire a également donné le jour à un patrimoine riche et durable de cultures africaines.

Histoires Afro-Atlantiques trouvait sa motivation dans le désir et le besoin d'établir des parallèles, des frictions, des dialogues autour des cultures artistiques des territoires afro-atlantiques — de leurs expériences, leurs créations, leurs pratiques culturelles et leur philosophie. Ce qu'on appelle l'Atlantique noir, pour reprendre le terme de Paul Gilroy, est une géographie dépourvue de frontières précises, un champ fluide où les expériences africaines envahissent et occupent d'autres nations, territoires et cultures.

LIRE PLUS →

ANTHONY BOGUES : L'HISTOIRE COMME CATASTROPHE — HISTORIQUE, MÉMOIRE ET ARCHIVES

L'esclavage racial et les empires coloniaux européens ont façonné le monde moderne. En tant que systèmes/ assemblages sociaux entremêlés, ils ont articulé un processus historique qui continue, de multiples façons, à modeler la vie contemporaine. Selon, certains écrivains et penseurs, les séquelles de ces formes de domination humaine générées par la violence sont le prolongement dans lequel nous vivons. Pourtant, lorsqu'un processus historique est catastrophique, que signifie vivre dans son prolongement ? Peut-on, de manière critique, représenter à la fois la catastrophe et son sillage, étant donné que tous deux sont ancrés dans des formes de violence et de négation ? Et dans ce sillage, quelles formes d'art sont produites ? Comment l'histoire est-elle comprise, ressentie, figurée ? Quelle est la relation entre l'histoire vivante, la mémoire, le passé et le présent ? Tout en posant ces questions, et en examinant le travail de l'artiste haïtien américain Edouard Duval Carrie, cette intervention tentera de trouver une réponse à ces problèmes. Elle évoquera également deux grandes expositions récentes : *Histoires Afro-Atlantiques* et l'exposition sur l'esclavage au Rijksmuseum.

BABACAR MBAYE DIOP : GORÉE, L'ÎLE MÉMOIRE

L'île de Gorée, située à 3 km à l'est au large de Dakar, entra dans l'histoire de l'Europe en 1444 avec l'arrivée des Portugais, qui en firent une escale pour la route des Indes. Les Hollandais s'y installèrent vers 1627 et construisirent deux forts pour le commerce de la traite négrière. Les Français l'occupèrent en 1677. Gorée devient ainsi un entrepôt d'esclaves et de marchandises des compagnies européennes et la porte de l'enfer pour des millions d'Africains. Au XVIII^e siècle, période la plus intense de la traite, les Français et les Anglais se disputèrent la possession de l'île, et ce jusqu'au début du XIX^e siècle, quand Gorée perdit tout son intérêt pour les Anglais suite à l'abolition de l'esclavage. Ainsi, de 1536, autrement dit des premières esclaveries portugaises, à 1848 — date de l'abolition par la France —, pendant trois siècles donc et sans répit, chassés, traqués, arrachés à leur terre natale sous la torture, 15 à 20 millions d'Africains de toute l'Afrique de l'Ouest ont quitté Gorée et été déportés aux Amériques, pour travailler dans les exploitations de coton, de café, de tabac, de sucre. Toutes les maisons en bordure de mer étaient d'anciennes esclaveries. Il y en avait 28. La dernière, la plus connue, appelée aujourd'hui « Maison des esclaves », fut construite en 1776. Mon intervention sera axée sur cette maison.

À PROPOS DES INTERVENANTS :



Adriano Pedrosa est directeur artistique du Museu de Arte de São Paulo Assis Chateaubriand — MASP depuis 2014. Avant cela, il a été commissaire adjoint/co-commissaire de la Biennale de São Paulo (en 1998 et 2006), commissaire d'expositions et de collections pour diverses institutions, et encore co-commissaire de la 12^e Biennale d'Istanbul et commissaire du pavillon de São Paulo à la 9^e Biennale de Shanghai (2012). Au MASP, Pedrosa a organisé de nombreuses expositions, dont la série en cours consacrée à différentes histoires : *Histoires de l'enfance* (2016), *Histoires de la sexualité* (2017), *Histoires afro-atlantiques* (2018), *Histoires de femmes*, *Histoires féministes* (2019) et *Histoires de la danse* (2020).



Valika Smeulders est responsable du département d'histoire du Rijksmuseum d'Amsterdam. Spécialisée dans le passé colonial et sa représentation, les musées et leurs publics, elle a publié des ouvrages sur le passé esclavagiste néerlandais aux Pays-Bas, à Curaçao, au Suriname, à Saint-Martin, au Ghana et en Afrique du Sud, ainsi que sur le patrimoine caribéen dans les musées

néerlandais. Elle a été membre de la Commission néerlandaise des collections coloniales et du comité Mémoire du monde de l'UNESCO aux Pays-Bas. Elle a donné la sixième conférence Rudolf van Lier à l'université de Leyde et reçu le Black Achievement Award dans la catégorie Éducation et Sciences.

Anthony Bogues est professeur Asa Messer de sciences humaines et de théorie critique ainsi que premier directeur du Centre d'études sur l'esclavage et la justice de l'université de Brown. Il est également professeur invité et conservateur à l'université de Johannesburg. Auteur et directeur de huit publications dans les domaines de l'histoire intellectuelle, de la théorie politique et de l'art, il travaille actuellement sur deux projets de livres, l'un intitulé *Black Critique* et l'autre sur les intellectuels radicaux *dub* et l'histoire du *dread*. Il est le co-responsable du projet d'exposition *Slavery, Colonialism and the Making of the Modern World* avec le National African American Museum of History and Culture. Par ailleurs, il est chroniqueur régulier du journal sud-africain *Mail & Guardian* et ses articles ont également été publiés dans le *Financial Times*.



Babacar Mbaye Diop est titulaire d'un doctorat en philosophie de l'Université de Rouen (France). Il est actuellement professeur associé de philosophie à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar. Il est l'auteur de nombreux ouvrages et articles sur les arts africains. Ancien secrétaire général de la Biennale d'art africain contemporain de Dakar (Dak'Art), il est membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art (AICA) et commissaire d'exposition indépendant.





Karen von Veh, présentatrice de cette conférence, est professeur d'histoire de l'art et de théorie artistique au département Visual Art de l'université de Johannesburg. Ses domaines de recherche sont l'iconographie religieuse transgressive, le genre et les études postcoloniales.

Parmi ses publications récentes, citons « Transgressive Martyrs in Diane Victor's

Wise and Foolish Virgins » dans B. Schmahmann (dir.), *Iconic Works of Art by Feminists and Gender Activists*, New York, Routledge, 2021; « The Material of Mourning : Paul Emmanuel's Lost Men series as counter-memorials », *Image & Text*, vol. 34, novembre 2020 ; « Classical Mythology as Satire : The Realities of a "New" South Africa in Diane Victor's Birth of a Nation Series », *IKON*, vol. 13, juin 2020 ; « Where have all the young men gone ? », dans K. von Veh (dir.), *Paul Emmanuel*, Johannesburg, WAM, 2020.

À PROPOS DES ORGANISATEURS :



Joke de Wolf, basée à Amsterdam, est historienne d'art et critique d'art freelance à plein temps. Elle écrit sur l'art et les expositions pour le journal néerlandais *Trouw*, pour l'hebdomadaire *De Groene Amsterdammer* et plusieurs autres médias. Depuis 2019, elle est présidente de l'AICA Pays-Bas et membre du FFC de l'AICA.

Robert-Jan Muller est un historien et critique d'art basé à Amsterdam. Il publie des articles sur le design et sur l'art moderne et contemporain, et contribue régulièrement à un grand magazine d'art néerlandais. En 2013, il a organisé un débat public sur « Manifesta 10 » à Saint-Petersbourg et les lois russes homophobes. En 2017, Muller a publié son article sur l'oppression des artistes à Cuba. Pendant neuf ans, Muller a été président de l'AICA Pays-Bas. Il est également ancien membre du comité Censure et Liberté d'expression et membre actuel du FFC de l'AICA.



Danièle Perrier, présidente du FFC, est historienne d'art, directrice fondatrice du Ludwig Museum à Coblenz et autrice d'écrits sur l'art moderne et contemporain. Elle collabore régulièrement à différents magazines d'art allemands et édite de nombreux catalogues, annales du Künstlerhaus Schloss Balmoral et Actes du 52^e Congrès international de l'AICA, *Art Criticism in Times of Populism and Nationalism* (publiés en ligne sur arthistoricum.net en juillet 2021 et disponible en tant que BoD). Elle est présidente de l'AICA Allemagne ainsi que membre des comités Censure et Liberté d'expression, Congrès et Langues et Publications de l'AICA Internationale.



À PROPOS DE L'ÉQUIPE

Histoires en rupture : échanges critiques sur les questions de décolonisation est une initiative du FFC de l'AICA Internationale (présidé par Danièle Perrier), en particulier de Niilofur Farrukh et d'Anselmo Villata, avec Lisbeth Rebollo-Gonçalves (ex officio), Adriana Almada, Alfredo Cramerotti, Robert-Jan Muller, Karen von Veh, Joke de Wolf.

<https://aicainternational.news/fellowship-fund>

INFORMATIONS PRATIQUES

Pour vous inscrire à ce colloque en ligne, merci d'envoyer un courriel à aicainternational.webinar@gmail.com. Vous recevrez 24 heures avant l'événement un lien pour y accéder.

Vendredi 3 septembre 2021, 15h (CET), 10h (São Paulo), 13h (Sénégal)

Durée du colloque : 2 heures

La décolonisation au musée : interroger l'histoire de l'esclavage est le premier d'une série de webinaires de l'AICA sur le thème *Histoires en rupture : échanges critiques sur les questions de décolonisation*, qui auront lieu en 2021-2022. Ces webinaires entendent instaurer une rencontre entre (anciens) colonisés et colonisateurs afin de favoriser le dialogue.

Sont prévus les sujets suivants : Couleur de désensibilisation : conversations d'*empowerment* ; histoires en rupture : académie d'art et musée ; la rue, décolonisation dynamique par le peuple. Le projet s'achèvera par un séminaire en présentiel, en collaboration avec la Biennale de Karachi au mois de novembre 2022.

Histoires en rupture : échanges critiques sur les questions de décolonisation souhaite inclure des critiques d'art de tous les pays, en particulier de ceux qui, d'une manière générale, ne sont pas pleinement engagés, pour des raisons géographiques, économiques ou sociétales. L'espoir est donc d'encourager ici davantage d'implication au sein de l'AICA.

**EN SAVOIR
PLUS →**

aica

| Association Internationale
| des Critiques d'Art

| International Association
| of Art Critics

| Asociación Internacional
| de Críticos de Arte

FELLOWSHIP
FUND
COMMITTEE

La Commission du Fonds de bourses de l'AICA Internationale/
Association Internationale des Critiques d'Art

présente

LA DÉCOLONISATION AU MUSÉE — INTERROGER L'HISTOIRE DE L'ESCLAVAGE

3 septembre 2021

15h (CET)

10h (São Paulo)

13h (Sénégal)

webinaire en ligne, ouvert dans le monde

entier aux membres et non-membres de l'AICA

Histoires afro-atlantiques présentait une sélection de 450 œuvres de 214 artistes, du XVI^e au XXI^e siècle, et réparties en huit sections thématiques : cartes et zones marginales ; vies quotidiennes ; rites et rythmes ; portraits ; modernités afro-atlantiques ; routes et transes : Afrique, Jamaïque et Bahia ; émancipations, résistances et activismes. L'exposition était axée sur les parallèles, frictions et dialogues autour des cultures artistiques des territoires afro-atlantiques, notamment l'Afrique, les Amériques, les Caraïbes mais aussi l'Europe.

[<https://masp.org.br/en/exhibitions/afro-atlantic-histories>]

Pour la première fois dans l'histoire internationale, l'exposition *Esclavage* au Rijksmuseum d'Amsterdam aborde l'esclavage pendant la période coloniale néerlandaise, soit 250 ans, et couvre aussi bien l'esclavage transatlantique au Suriname, au Brésil et dans les Caraïbes, que l'esclavage colonial néerlandais en Afrique du Sud et en Asie. L'exposition raconte dix récits authentiques de personnes impliquées d'une manière ou d'une autre dans l'esclavage ; elle montre des objets et des peintures, sous forme de sources orales, poèmes et musique.

Durant ce webinaire, les commissaires des deux expositions développeront les choix effectués. À quel public s'adresse-t-on ? Comment raconter les histoires de personnes qui ont été privées de tout, y compris du droit à leur propre nom ? Quel est le rôle de l'art contemporain dans l'exposition ? Et quel a été l'impact sur le public, quelle a été la réaction de la critique ?

Ensuite, Anthony Bogues et Babacar Mbaye Diop présenteront leur point de vue sur le sujet, puis la parole sera donnée aux commissaires pour répondre aux questions du public international.

Nous sommes heureux d'avoir obtenu la participation de conservateurs, critiques d'art et penseurs fortement engagés :

- **Valika Smeulders**, Rijksmuseum, responsable du département histoire et commissaire de l'exposition *Slavery*
- **Adriano Pedrosa**, directeur artistique du Museu de Arte de São Paulo, commissaire de l'exposition *Afro-Atlantic Histories*
- **Anthony Bogues**, directeur du centre d'études Esclavage & Justice, Brown University
- **Babacar Mbaye Diop**, président de l'AICA Sénégal, auteur de nombreux articles sur l'art africain et directeur de la 11^e Biennale de Dakar

La modération sera assurée par Karen von Veh, professeure d'histoire et de théorie de l'art à l'université de Johannesburg, et d'autres membres internationaux du FFC de l'AICA Internationale.

La décolonisation au musée – Interroger l'histoire de l'esclavage est le premier d'une série de webinaires de l'AICA sur le thème *Histoires en rupture : échanges critiques sur les questions de décolonisation*, qui auront lieu en 2021-2022. Ces webinaires entendent instaurer une rencontre entre (anciens) colonisés et colonisateurs afin de favoriser le dialogue.

Sont prévus les sujets suivants : Couleur de désensibilisation : conversations d'*empowerment* ; histoires en rupture : académie d'art et musée ; la rue, décolonisation dynamique par le peuple. Le projet s'achèvera par un séminaire en présentiel, en collaboration avec la Biennale de Karachi au mois de novembre 2022.

Histoires en rupture : échanges critiques sur les questions de décolonisation souhaite inclure des critiques d'art de tous les pays, en particulier de ceux qui, d'une manière générale, ne sont pas pleinement engagés, pour des raisons géographiques, économiques ou sociétales. L'espoir est donc d'encourager ici davantage d'implication au sein de l'AICA.

Les webinaires sont une initiative du FFC de l'AICA présidé par Danièle Perrier.

Pour participer à ce webinaire, vous devez vous inscrire en adressant un courriel, d'ici le 1^{er} septembre, à aicainternational.webinar@gmail.com. Vous recevrez 24 heures avant l'événement un lien pour y accéder.

[← RETOUR AU TEXTE](#)

VALIKA SMEULDERS À PROPOS D'« ESCLAVAGE » AU RIJKSMUSEUM D'AMSTERDAM

Entre le XVIIe et le XIXe siècle, dans les régions de l'Atlantique et de l'océan Indien sous domination néerlandaise, des personnes ont été contraintes à l'esclavage. Ce passé est considéré de différents points de vue. Dans les médias, nous pouvons constater qu'une partie des Pays-Bas voit là un passé étranger et lointain. Pour d'autres, il s'agit d'un passé bien vivant, qu'ils estiment nécessaire et urgent de mieux connaître. Le Rijksmuseum était tout à fait conscient de ce décalage lorsque le directeur Taco Dibbits a annoncé en 2017 que le musée présenterait une exposition sur l'esclavage. C'est une histoire qui peut diviser, mais qui peut servir aussi à réunir, à forger une cohésion sociale.

Le Rijksmuseum savait que, pour organiser cette exposition, il était impératif de faire entendre des voix multiples. Pour commencer, le musée a veillé à diversifier, sur le plan tant professionnel que personnel, l'ensemble des commissaires chargés de réaliser l'exposition. De cette façon, nous avons pu compléter nos savoirs respectifs, mais aussi nous interroger les uns les autres. Ce faisant, nous avons organisé un groupe de réflexion, là encore avec tout un éventail de spécialités. En outre, nous avons mené des entretiens avec de nombreux contacts individuels, et des personnes ont contribué à notre travail par leurs recherches universitaires, que ce soit en histoire, en anthropologie et même en biologie. Nous avons ainsi bénéficié de leur expertise en matière de recherche généalogique, d'histoire orale ou de religion.

LIRE PLUS →

Pour toutes celles et tous ceux qui y ont travaillé, ce fut un véritable défi de monter une exposition dans laquelle les gens pourraient se reconnaître — une exposition sur un système inimaginable enfoui dans le passé et que la loi autorisait à transformer les individus en objets. C'est l'État qui a permis la traite des êtres humains, de génération en génération. Tout cela était légitimé par la dégradation de certains pans de l'humanité, en pointant les différences de couleur de peau, d'apparence, de religion. Ainsi ont émergé des idées qui, jusqu'à ce jour, jouent un rôle dans nos actions, dans nos pensées. Cet héritage, durable et souvent inconscient, justifie l'existence et l'urgence de cette exposition. Il explique également pourquoi il était si important de réaliser une exposition centrée sur des personnes, sur des histoires humaines — sur des personnages historiques et leur formidable courage, sur leur résilience et leur grandeur, mais aussi sur toutes leurs craintes, l'égoïsme et les échecs. Ce sont des traits humains universels dans lesquels nous pouvons tous nous reconnaître. Qu'aurions-nous fait, vous ou moi, dans ces circonstances-là ?

Cette exposition traite d'une période pendant laquelle l'injustice était légalisée. Elle parle de ceux qui ont profité du système, de ceux qui en ont souffert et de ceux qui se sont élevés contre lui. En un sens, on pourrait dire qu'elle porte sur les coupables et les victimes, tout en ajoutant les strates de vies individuelles, car un être humain est bien plus que sa condition — plus qu'un aspect de son identité. Les histoires des individus deviennent universelles.

L'exposition retrace dix vies, toutes des histoires vraies. Cette approche parle des rôles individuels au sein d'un système plus vaste. Quelle est l'influence d'un être humain singulier, que faut-il pour reconnaître l'injustice et la combattre ? Les cinq premières histoires aident à comprendre le fonctionnement du système lui-même. Les cinq autres sont toutes des contre-voix, des personnes d'horizons différents qui, tout au long des 250

ans qu'a duré le système, ont osé être des penseurs libres et indépendants.

La première histoire, en suivant Joao d'Afrique au Brésil, se concentre sur la façon dont les gens ont été déshumanisés et arrachés à leur environnement, à leur contexte familial. La deuxième présente le système des plantations à travers la vie de Wally au Suriname. Les troisième et quatrième récits nous ramènent aux Pays-Bas : Nous voyons d'abord la vie de l'élite à Amsterdam avec Oopjen Coppit, puis la vie de Paulus, un jeune homme d'Afrique et légalement libre aux Pays-Bas, mais marginalisé par l'utilisation d'un collier métallique. La cinquième histoire, celle de Van Bengalen, nous montre comment toutes ces caractéristiques de l'esclavage colonial ont fonctionné sous la Compagnie néerlandaise des Indes orientales.

Les contre-voix proviennent également de différentes parties du monde. En Indonésie, Surapati s'est battu pour échapper à la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Sapali a fui l'esclavage avant de devenir la mère fondatrice d'une nouvelle société au Suriname. Tula, à Curaçao, a mené une rébellion contre le système. Dirk van Hogendorp a écrit et parlé de l'abolition en Indonésie, mais il a changé d'avis quand, à la fin de sa carrière, il a créé une plantation au Brésil. Lohkay a inspiré d'innombrables individus de Saint-Martin à fuir les plantations. Ils furent même si nombreux que les propriétaires de plantations de l'île n'eurent d'autre choix que de mettre fin au système en 1848, soit 15 ans avant que l'abolition ne soit enfin entérinée. Ces cinq histoires nous permettent d'avoir un regard critique sur le processus d'abolition et, *in fine*, sur ce que signifie la liberté. Au cours de mon intervention, j'évoquerai l'utilisation d'objets historiques, d'art moderne et d'histoire orale. Je parlerai également des recherches effectuées sur notre collection qui nous ont incités à de nouvelles considérations.

[← RETOUR AU TEXTE](#)

HISTOIRES AFRO-ATLANTIQUES, PAR ADRIANO PEDROSA, COMMISSAIRE,

en collaboration avec Ayrson Heráclito, conservateur ; Hélio Menezes, conservateur ; Lilia Moritz Schwarcz, conservatrice adjointe de « Histories », MASP ; Tomás Toledo, conservateur, MASP.

L'exposition *Afro-Atlantic Histories*, qui s'est tenue du 29 juin au 31 octobre 2018 au Museu de Arte de São Paulo (MASP) et à l'Instituto Tomie Ohtake, présentait une sélection de 450 œuvres de 214 artistes du XVI^e au XXI^e siècle. Elle était centrée sur les « flux et reflux » entre l'Afrique, les Amériques, les Caraïbes et l'Europe, empruntant à la célèbre formule de Pierre Verger, ethnologue français, photographe et prêtre *babalaô* établi à Bahia.

Le Brésil constitue un territoire central dans l'histoire afro-atlantique : il a accueilli environ 46 % des quelque 11 millions d'Africains amenés de force de ce côté de l'océan pendant plus de 300 ans. Le pays a également été le dernier à mettre fin à la traite des esclaves avec la fameuse « Loi d'or » de 1888, qui, étrangement, ne prévoyait aucun plan d'intégration sociale, ce qui a ouvert la voie à des inégalités économiques, politiques et raciales persistantes. D'un autre côté, le rôle de premier plan joué par le Brésil dans cette histoire a également donné le jour à un patrimoine riche et durable de cultures africaines.

Afro-Atlantic Histories trouvait sa motivation dans le désir et le besoin d'établir des parallèles, des frictions, des dialogues autour des cultures artistiques des territoires afro-atlantiques – de leurs expériences, leurs créations, leurs pratiques culturelles et leur philosophie. Ce qu'on appelle l'Atlantique noir, pour reprendre le terme de Paul Gilroy, est une géographie dépourvue de frontières précises, un champ fluide où les expériences africaines envahissent et occupent d'autres nations, territoires et cultures.

LIRE PLUS →

À noter également, la qualité plurielle et polyphonique de « histórias ». Contrairement à « histories » en anglais, le mot portugais a une double signification, qui englobe à la fois la fiction et la non-fiction, les récits personnels, politiques, économiques, culturels et mythologiques. « Histórias » relève du processus, c'est une notion ouverte et spéculative, par opposition au caractère plus monolithique et définitif du grand récit de l'Histoire traditionnelle. En ce sens, l'exposition ne vise pas à traiter de manière exhaustive un sujet aussi vaste que complexe, mais tente plutôt de susciter de nouveaux débats et de soulever autant de questions, afin que nos histoires afro-atlantiques puissent être elles-mêmes reconsidérées, révisées et réécrites.

L'exposition évite l'articulation chronologique ou géographique ; elle s'organise plutôt en huit sections thématiques qui rassemblent des œuvres de différentes époques, régions et médias, dans les deux institutions qui ont monté conjointement le projet. Au MASP : cartes et zones marginales, vies quotidiennes, rites et rythmes, portraits (premier étage), ainsi que modernités afro-atlantiques (premier niveau inférieur) ; routes et transes : Afrique, Jamaïque et Bahia (deuxième niveau inférieur). À l'Instituto Tomie Ohtake : émancipations et résistances ; activismes.

Au MASP, le programme couvrait une année entière d'expositions, de conférences, de cours, d'ateliers, de publications et de projections sur les histoires afro-atlantiques. Ce programme commençait par des expositions individuelles consacrées au travail de Maria Auxiliadora, Aleijadinho et Emanuel Araujo, avant de poursuivre avec Melvin Edwards, Sonia Gomes, Rubem Valentim, Lucia Laguna et Pedro Figari. L'anthologie en constituait un élément clé et rassemblait les textes de 44 auteurs, issus de deux conférences internationales en 2016 et 2017. Le musée lui-même est ainsi devenu une plateforme multiple et diverse, plurielle et polyphonique.

[← RETOUR AU TEXTE](#)